

Historiographie et traduction ou l’histoire en plus d’une langue

ISABELLE POULIN

DOI : <https://doi.org/10.31577/WLS.2021.13.3.1>

Le présent volume des *World Literature Studies* est consacré aux différentes façons d’écrire l’histoire du traduire. L’historiographie est devenue un objet d’étude majeur de la traductologie, donnant lieu à des publications diverses, attachées à des objets concrets (histoires *des* traductions) ou à un geste (histoires *de la* traduction), faisant la part belle aux traducteurs et traductrices, à la façon dont ils ou elles ont contribué à la constitution des cultures.

Sont rassemblées ici des contributions de spécialistes de différents pays européens et du Canada invités à poursuivre l’exploration du lien entre traduction et histoire. La multiplicité des langues (dans le monde, en Europe), la diversité des acteurs ayant contribué aux transferts et/ou brassages culturels, les enjeux de pouvoir liés à l’expérience de l’altérité (« la traduction est mise en rapport, ou elle n’est *rien* » aimait à rappeler Antoine Berman), la masse des données disponibles sont autant d’éléments justifiant une approche internationale et comparative de l’histoire culturelle.

Les deux premières contributions privilégient une approche théorique. **Judith Woodsworth** s’inscrit dans la continuité des travaux de Jean Delisle et propose un portrait de traducteur en historien à partir de l’exemple de Pierre Anctil (né en 1952), chercheur québécois traducteur du yiddish, dont l’œuvre a mis en évidence l’apport considérable de toute entreprise de traduction à d’autres disciplines, parmi lesquelles l’histoire. Travaillant sur l’émigration il s’est en effet trouvé confronté à un matériau dont il ne soupçonnait pas l’ampleur, devenant « traducteur par hasard » d’une somme considérable de textes écrits en yiddish, captivé par une « culture spectrale » qu’il a exhumée pendant quarante ans, éprouvant le lien profond entre traduire et écrire l’histoire. L’exemple de Pierre Anctil fait écho à la plus brûlante actualité (des traductions de la poétesse noire Amanda Gorman) en apportant une réponse négative à la question : faut-il être juif pour traduire le yiddish ? Traduire est bien plutôt une histoire de fonds commun suggère l’historien traducteur, qui se définit tout autant comme anthropologue. **Ludovica Maggi** s’intéresse pour sa part à une certaine catégorie de textes littéraires, les « classiques » (elle a elle-même travaillé sur des traductions italiennes du *Phèdre* de Racine). Le statut singulier de l’art est d’être à la fois transitoire et éternel disait Charles Baudelaire. Si la constitution d’un canon

européen est loin d'être acquise (voir infra le texte de Jörn Albrecht) et sans doute une tâche illusoire, le classique est pris dans une temporalité particulière que rencontre à son tour l'auteur d'une traduction, qui peut choisir entre différentes approches : historiciste (soucieuse des traits du passé dans le texte à traduire), métahistorique (priviliégiant le caractère éternel de ce texte) ou transhistorique (attentive aux liens entre passé et présent). Plus encore : le fait de traduire impliquant la mise au point d'une écriture, c'est la dimension de *graphein* qui intéresse ici l'historiographie. Traduire est historique, comme ne manquait pas de le rappeler Henri Meschonnic dont la poétique du rythme est précisément convoquée pour éclairer l'écriture de l'histoire par le traducteur de classiques.

Ces premières approches théoriques reposent sur l'apport de théoriciens dont **Ivana Kupková** montre qu'ils n'ont pas tous la même notoriété partout en Europe. À l'ouest on ne connaît pas bien, voire on n'estime guère, les penseurs de l'est, longtemps soupçonnés d'idéologie communiste. C'est le cas du russe Andreï Fedorov (1906–1997), dont la théorie a été mal comprise à cause de problèmes d'édition et de contextualisation : la censure imposait de savoir lire entre les lignes, pour apercevoir par exemple le caractère subversif du recours à des termes étrangers, bannis par le régime de Staline, dans une théorie de la traduction (*adequate/adekvatnyi*, par exemple). « Chaque traduction est une fenêtre ouverte sur un autre monde » écrivait Fedorov.

Les deux contributions suivantes attestent cette dimension émancipatrice du traduire. Elles donnent des exemples de pratiques traductives commandées par l'histoire et soumises à la censure des autorités en place ; mais le détour du traduire suffit à donner du jeu aux rapports de pouvoir. **Wilken Engelbrecht** a épluché les comptes rendus du comité éditorial d'une maison d'édition tchèque (Družstevní práce) pendant l'Occupation, et montre la fonction subversive des traductions : publier des auteurs hollandais aura permis de ne pas diffuser les œuvres nazies. Le culte de la patrie et de la ruralité a pu être satisfait par la mise à disposition d'œuvres hollandaises jusqu'alors inconnues. **Gaëtan Regniers** propose un travail de dépouillement proche dans l'esprit, mais attaché aux périodiques, c'est-à-dire à des espaces de publication dans lesquels les pratiques de traduction sont contextuelles. L'exemple des textes historiques de Tolstoï (*Sevastopol'skie rasskazy*) met en évidence les enjeux politiques forts des transferts culturels : plusieurs traductions françaises ont été faites en temps de guerre ou de paix avec la Russie, de 1855 à 1876, et procèdent à des ajustements de l'original en conséquence. Leur comparaison éclaire au passage l'esprit de complexité (comme dirait Milan Kundera) du texte littéraire, sa difficile assignation à un camp de l'histoire.

Marián Andričik étend la réflexion et suggère une possible approche traductive d'un ensemble aussi vaste que « le monde slave ». L'étude des différentes (re)traductions du *Paradise Lost* de John Milton, depuis la première en 1745 en Russie, jusqu'à la plus récente en 2020 en Slovaquie, en passant par la Pologne, la Tchéquie, la Bulgarie, la Macédoine, la Slovénie et l'Ukraine, confronte à un plan en coupe impressionnant des littératures et des langues au point de contact avec l'étranger. Une singulière histoire du religieux affleure dans le détail des mètres poétiques et des images, soigneusement reconduites ou censurées.

D'autres perspectives sont ouvertes par la mise en évidence des absents de l'histoire. **Jörn Albrecht** s'intéresse aux « taches blanches » dans la cartographie de la traduction, essayant de comprendre pourquoi certains classiques ne parviennent pas à exister dans d'autres langues. Il met en évidence des façons d'être dans la langue (du corps, dès l'enfance, par l'inscription dans un réseau intertextuel et des pratiques génériques spécifiques) qui rendent très concrète la notion de « classique » (théâtre français, prose narrative allemande), mais non moins délicate son exportation. **Olga Sidorova** s'intéresse quant à elle aux traductions manquées de la littérature anglophone en Russie, et tout particulièrement à l'absence de Jane Austen qu'éclairent différents facteurs relevant cette fois de la grande Histoire : liés au mouvement révolutionnaire au XIX^e siècle, puis à l'édification du citoyen soviétique au XX^e, les choix de traductions n'étaient guère favorables à la transplantation d'une prose intimiste.

La grande disparité des corpus étudiés dans ce volume suggère une abondance de matière qui fait surgir la notion de *big datas*, dont l'appréhension est au cœur des deux dernières contributions. **Laura Fólca** entend croiser les Humanités Digitales et les Études de traduction pour appréhender une aire linguistique spécifique, celle du « Grand Sud » hispanophone. Si les bases de données ne manquent pas, force est de constater qu'elles sont majoritairement anglophones et imposent un premier travail terminologique (7000 langues constituent en vérité le « Grand Sud ») avant que l'usage des moteurs de recherche puisse intéresser une histoire des traductions, dont l'écueil majeur serait de renforcer les aires linguistiques et idéologiques dominantes. **Ștefan Baghiu** se lance concrètement dans l'exploitation des inventaires existants, reprenant à un historien français du XIX^e siècle l'idée de « nécropoles littéraires » à explorer. L'exemple de la Roumanie et des traductions de romans soviétiques, français et américains donne lieu à la composition de différents paysages de traductions, quantitatifs, dont la chronologie éclaire les modalités de lecture spécifiques à l'espace culturel étudié. L'un des enjeux de ce travail est de chercher à comprendre ce que peut bien être une littérature mondiale.

Dans sa discussion, qui clôt le volume, d'une récente histoire européenne de la traduction, **Yves Chevrel** rend hommage aux entreprises existantes, tout en rappelant les épineuses questions qui traversent tout le volume et laissent entrevoir l'ampleur du chantier ouvert : quelles échelles privilégier ? quels domaines retenir ? quelle périodisation arrêter pour écrire une histoire « paneuropéenne » des traductions ? La conscience de l'histoire se trouve assurément exacerbée, dans le miroir de l'autre langue, par la singularité des événements de traduction.

Isabelle Poulin
Professeur de littérature comparée
Littérature comparée, EA TELEM
Université Bordeaux Montaigne
Domaine Universitaire
F-33607 Pessac Cedex
France
isabelle.poulin@u-bordeaux-montaigne.fr
ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-6100-852X>